

Articles du 30 juillet 2009 :

Suspiros

Basilio est torerista, optimiste et pro Juan Pedro Domecq. Il pense, comme beaucoup, qu'on torée aujourd'hui à la perfection et bien mieux qu'avant. Son copain Dionisio, torista et pessimiste, reconnaît que c'est sans doute vrai mais que c'est toujours le même type de toro qu'on torée. D'où l'ennui. Il ajoute que la corrida n'est pas un « spectacle de perfections » mais « de sensations. » Basilio croit en la nécessité de faire évoluer la corrida et, pour qu'elle se maintienne dans la société moderne, de l'adoucir. Dionisio craint que ce ne soit au détriment de quelques séquences plus rudes. La pique par exemple. Basilio et Dionisio sont copains et tout à fait d'accord pour, au sujet de cette affaire très complexe des toros, ne pas être d'accord. Ils sont les deux personnages de « Suspiros de otra España ? » livre de Felipe Garrigues, et qui porte en sous-titre « la fiesta ante el siglo XXII. ». Felipe Garrigues est avocat, écrivain, éleveur de toros. Il pourrait se vanter d'être théologien tant son ouvrage, nourri de toutes les controverses, s'apparente à une « disputatio » scholastique mais toujours enjouée et jamais dogmatique entre clercs. Luis Francisco Espla le signale dans un prologue malicieux : la vérité dans la corrida devient vite un nid de chamailleries quand deux aficionados se rencontrent. « Avec un réveil on sait l'heure à coup sur. Avec deux c'est déjà moins certain. » Donc, Basilio et Dionisio s'empaillent allégrement et amicalement sur tout ce qui fait débat dans la corrida.

Et qu'est ce qui fait débat dans la corrida aujourd'hui ? Tout. La pique andalouse ou pas, les arènes couvertes ou non, les nouveaux riches du béton qui se font éleveurs, les primes de Bruxelles à la vache allaitante, la fraude de l'afeitage, les péons qui hurlent des conseils, la corrida télévisée, les vices et vertus du toro « artiste » voulu par Juan Pedro Domecq, le rôle d'El Cordobes dans les années 60, les micmacs politiques pour le gérance des arènes de Madrid, le vocabulaire euphémique des comptes rendus taurins contemporains, la jambe contraire à avancer ou pas, la souffrance du toro et les endorphines qui l'amoindirait, le rôle de l'aficion française, les corridas en Chine, la cruauté ou non de la corrida, la Catalogne et les toros, le swing du golf comparé au sitio du torero, et entre autres points, la libido effervescente de Jesulin de Ubrique. Tirer deux coups avant de toréer le rendait, de son propre aveu, meilleur. Comme une saison, il s'est aligné dans 161 courses, on peut imaginer le nombre de « corridas », mot argotique espagnol qui désigne l'orgasme, éprouvées. Comme les deux interlocuteurs sont de fins connaisseurs leur échange est fructueux. En particulier sur cette fameuse querelle entre hier et aujourd'hui et sur cette nostalgie du passé dont Garrigues dit « qu'après les toros, elle est le sport favori des aficionados. » On ajoutera, avec la division d'opinions. Comme disent les comptes rendus. Dionisio est bien d'accord. On torée mieux aujourd'hui mais c'est à la condition d'un toro pré-scénarisé par la sélection, ayant perdu sa sauvagerie et son aléa, et c'est au profit d'une tauromachie « mécanisée ». Il précise que pour lui, ceux qui ont le plus de mérite ce ne sont pas les « figuras » mais ces toreros, Liria, Cruz, Encabo, El Fundi qui toréent à la manière parfaite d'aujourd'hui des toros sauvages comme ceux d'avant : les Dolores Aguirre, les Victorino Martin, les Cebada Gago, les Cuadri. Sur le futur, incertain, de la corrida Dionisio fait un cauchemar. Muni d'un casque il assiste, en rêve, à une corrida virtuelle, totalement cybernétique. Il se réveille en sursaut. Se tranquillise en trouvant sur sa table de nuit son billet pour la prochaine course à Las Ventas, preuve papetière que la corrida est toujours vivante. Mais, derniers mots du livre : « hasta cuando ? »

Jacques Durand

*Felipe Garrigues. Suspiros de otra España ? La fiesta ante el siglo XXII. Alianza Editorial. 236 pages. 16 euros.

Beucaire - No surrender

Dimanche à Beaucaire les Victorinos Martins ont décidé de ne pas se rendre. Leur combativité à la pique est irrégulière, certains ont des cornes sujettes à caution, le troisième est faible des pattes antérieures, mais ils ne se rendent pas et meurent bouche fermée. La « toréabilité », c'est à dire l'élimination de la sauvagerie, concept plus que décrié poursuivi par Juan Pedro Domecq et jusqu'à extinction de sa race disent ses opposants, ils ne connaissent pas. La noblesse non plus. Ils ont plus de mauvaises manières que de caste. Ils viennent lentement, au pas, font semblant de baisser la tête, regardent par en dessous. Ils jouent dur. Dès qu'ils voient l'ouverture, une passe mal entreprise, un recul, ils envoient la corne. Dans leur mano a mano, El Fundi et Sergio Aguilar ont d'abord eu ce mérite : comme on passe entre les gouttes, ils sont passés au travers des cornades que le caractère violent et la ruse des Victorinos leur promettaient. El Fundi joue le béton. Il se met vite à l'abri en coupant au plus court devant deux d'entre eux : quelques passes de châtimeur pour leur faire baisser la tête, un toreo défensif et hop, estocade. A l'évidence il n'est pas tout à fait remis de sa grave chute de cheval et du coup de corne qui a marqué son retour à Tolède. Donc, lui dont on aime la voracité, à Beaucaire il jeûne. Il ne banderille jamais et met le public au régime sec. Sauf face à son deuxième adversaire, le meilleur du lot. Lui veut bien baisser la tête, suivre la muleta, attaquer sans donner trop de tracas. La faena d'El Fundi est longue et pas de tout repos. Cependant, son efficacité pédagogique permet au torero diététique de Fuenlabrada de se relâcher sur quelques séquences et de tartiner deux ou trois naturelles et derechazos assez profonds. Estocade entière : 1 oreille. La seule de la journée. Elle n'empêchera pas El Fundi de partir sous les sifflets. Et des sifflets, en France, ça doit faire très longtemps qu'il n'en a pas entendus. Sergio Aguilar torée en remplacement de son homonyme Mario. Il croise des Victorinos Martins pour la première fois de sa carrière. Mais il connaît la famille. Il torée souvent et se montre à son avantage devant les Escolar Gil que les mauvaises langues appellent « les Victorinos du pauvre ». C'est la même race. Moins les secrets de fabrication. La dangereuse complexité de ses deux premiers Victorinos, et l'absence de classe du dernier toro, un Granier, ne lui permettent pas d'exposer sa solennelle manière. Sauf par bribes : veronicas pieds joints en avançant devant son premier toro, une belle estocade devant son second et une poignée prometteuse de veronicas et de naturelles limpides et majestueuses face au lourd, 650 kilos, sixième, sorti en remplacement d'un gros Victorino, 620 kilos, corne cassée en tapant contre la barrière. Sinon, Aguilar a, en vain, cherché à s'imposer. La perversité, la rudesse des Victorinos ont mis à mal son désir de sérénité, l'ont obligé à bouger beaucoup, à se replacer souvent. Au détriment de la religion qui l'habite : une tauromachie plantée dans le sol et, dans sa conception, immaculée.

Jacques Durand